

Immersion

Pour « Mégamix », Yves Blanc a filmé au fond d'une piscine « Crysallis », le premier opéra subaquatique de Michel Redolfi, donné à Echirolles lors des « 38^{es} Rugissants ».



GÉRARD MONDENX/VIAN

L flotte dans l'opéra subaquatique de Michel Redolfi des souvenirs d'une autre décennie. Celle où une avant-garde exubérante rêvait d'art total et d'expériences qui remuent le corps, au-delà de l'esthétique... En ce temps-là, les horizons découverts par la technologie se nimbait de poésie. On explorerait l'air, on vivrait dans l'eau, entre capsules et espaces libérés. Pirouettes en apesanteur et fous rires venus des profondeurs de l'Océan... Les scientifiques rejoignaient les artistes dans la même ivresse, et l'architecte Jacques Rougerie imaginait pour ces travailleurs du futur des cités immergées et des stations d'un autre âge.

Ces pionniers sont toujours là. C'est le même Jacques Rougerie qui a conçu la bulle de verre dans laquelle chante Yumi Nara, corps dans l'eau, visage à l'air, au fond d'une piscine. Emotion : il a repris, pour Michel Redolfi, son premier travail d'architecture. Car le pari est global : après une soixantaine de concerts subaquatiques, le compositeur est venu au lyrique. Aux plaisirs du son s'ajoutent ceux de la mise en scène, du livret (une parodie d'opérette où le percussionniste tente de rejoindre la sirène inaccessible dans sa bulle transparente), des lasers et une mise en forme de l'espace.

Avant d'être repris, l'an prochain, à Paris, l'opéra a été créé à Echirolles, dans l'agglomération de Grenoble, en décembre dernier à l'occasion du Festival des 38^{es} Rugissants (*le Monde* du 26 novembre 1992). Deux représentations de soixante-dix minutes étaient prévues à l'origine dans les trois bassins de la piscine municipale. Il y en eut quatre, réunissant chacune près de quatre cents spectateurs-baigneurs. Tout le monde se jette à l'eau. Une eau à trente-trois degrés, ni plus ni moins, puisque c'est l'équilibre thermique idéal. L'assistance, en maillot de bain, flotte à la surface. Certains se laissent aller sur des matelas pneumatiques ; d'autres s'agrippent aux rebords du bassin, d'autres, enfin, se laissent porter par la musique, multipliant plongées et cabrioles...

Tout au fond, le percussionniste. Son instrument est de bronze et d'argent, comme ceux des moines tibétains. On y a rajouté, quand même, un zeste de ces

matériaux mis au point par l'industrie spatiale, histoire d'obtenir une résonance adéquate. Les sons sont enregistrés directement dans l'eau. Ils passent ensuite par un échantillonneur qui les développe, les amplifie, puis reviennent au fond de l'eau. C'est là qu'ils sont mixés, en direct sur une console étanche, par Michel Redolfi. Les artistes portent masques et bouteilles. La chanteuse a suivi un entraînement spécial à la plongée, afin de supporter le mélange gazeux qu'elle respire dans sa bulle. La performance physique rejoint l'artistique.

Le public, lui, reste en surface. A vrai dire, peu importe qu'il ait, ou non, la tête immergée. Car l'intérêt de l'opération est d'éprouver une autre écoute. Et celle-ci ne passe plus par le tympan, pratiquement inopérant dans l'eau, mais par l'ensemble de la boîte crânienne qui agit comme caisse de résonance. « *Du coup*, commente Michel Redolfi, *on entend la musique au centre du corps. Il n'y a plus de profondeur, plus de latéralité, mais un seul récepteur.* » Toute la difficulté est d'écrire une pièce en fonction de ces paramètres particuliers. « *J'avance dans un terrain par définition vierge. Mon travail est de trouver les sons qui ne pâtiennent pas de ces conditions d'écoute, sachant que les aigus et les graves ne passent pas, et que le son qui flotte a un timbre particulier.* »

En somme, il s'agit d'explorer un nouveau domaine, de susciter, comme le dit Michel Redolfi, « *une aventure humaine* ». Quand il s'éloigne des rivages, le compositeur va se perdre au cœur de la forêt amazonienne ; il en ramène des carnets, où les sons sont consignés à la manière des « *travel writers* » anglais. Des romans musicaux faits de bruits et de murmures, qu'il met parfois en scène, avec des textes de Blaise Cendrars. Simplement pour créer, au-delà des modes, un instant de merveilleux.

JEAN-LOUIS ANDRÉ

Le Monde